

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1896

THÈSE

N° —

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Mercredi, 22 Juillet 1896, à 9 heures.

PAR

ALFRED DARNAL

Né à Lannion (Côtes-du-Nord), le 4 avril 1869.

DÉGÉNÉRESCENCE

ET

RESPONSABILITÉ PÉNALE

Président : M. DEBOVE, Professeur.

*Juges : MM. { GAUCHER, Professeur.
 { LETULLE, THOINOT, Agrégés.*

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS

PAUL DELMAR

29, rue des Boulangers, 29

—
1896

517

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1896

THÈSE

N° —

517

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Mercredi, 22 Juillet 1896, à 9 heures.

PAR

ALFRED DARNAL

Né à Lannion (Côtes-du-Nord), le 4 avril 1869.

DÉGÉNÉRESCENCE

ET

RESPONSABILITÉ PÉNALE

Président : M. DEBOVE, Professeur.

*Juges : MM. { GAUCHER, Professeur.
LETULLE, THOINOT, Agrégés.*

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS

PAUL DELMAR

29, rue des Boulangers, 29

1896

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen.	M. BROUARDEL
Professeurs.	MM.
Anatomie.	FARABEUF
Physiologie.	CH. RICHT
Physique médicale	GARIEL
Chimie organique et chimie minérale.	GAUTIER
Histoire naturelle médicale.	N.
Pathologie et thérapeutique générales	BOUCHARD
Pathologie médicale.	{ DIEULAFOY
	DEBOVE
Pathologie chirurgicale.	LANNELONGUE
Anatomie pathologique	CORNIL
Histologie	MATHIAS DUVAL
Opérations et appareils.	TERRIER
Pharmacologie	POUCHET
Thérapeutique et matière médicale	LANDOUZY
Hygiène.	PROUST
Médecine légale	BROUARDEL
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	LABOULBENE
Pathologie comparée et expérimentale	STRAUS
	{ G. SEE
	ROTAIN
Clinique médicale	{ JACCOUD
	HAYEM
Maladies des enfants	GRANCHER
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.	JOFFROY
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	FOURNIER
Clinique des maladies du système nerveux.	RAYMOND
	{ TILLAUX
	BERGER.
Clinique chirurgicale	{ DUPLAY
	LE DENTU
Clinique des maladies des voies urinaires.	GUYON
Clinique ophtalmologique.	PANAS
Cliniques d'accouchements.	{ TARNIER
	PINARD

Professeur honoraire :

M. PAJOT

Agréés en exercice

MM.	MM.	MM.	MM.
ACHARD	GAUCHER.	MARIE	THIERY
ALBARRAN	GILBERT	MÉNÉTRIÉR	THOINOT
ANDRÉ	GILLES DE LA	NELAIION	TUFFIER
BAR	TOURETTE	NETTER	VARNIER.
BONNAIRE	GLEYS	POIRIER, chef des	VILLEJEAN
BROCA	HARTMANN	trav. anatomiques	WALTHER
CHANTEMESSE	HEIM	RETTIERER	WEISS
CHARRIN	LEJARS	RICARD	WIDAL
CHASSEVANT	LETULLE	ROGER	WURTZ
DELBET	MARFAN.	SEBILLEAU	

Secrétaire de la Faculté : CH. PUPIN.

Par délibération en date du 3 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR DEBOVE

Officier de la Légion d'honneur.

Membre de l'Académie de Médecine.— Médecin de l'Hôpital Beaujon

DÉGÉNÉRESCENCE

ET

RESPONSABILITÉ PÉNALE

INTRODUCTION

Il est bien rare chez nous, et à Paris surtout, que lorsque les juges d'instruction ont le moindre doute sur l'intégrité du fonctionnement psychique des prévenus, ils ne fassent de suite appel aux lumières des aliénistes.

En province, la chose compte peut-être quelques exceptions ; certains magistrats, les uns vieillis sous le harnais, croient qu'il suffit de l'expérience des hommes avec du bon sens naturel pour juger de l'état mental d'un individu quelconque. Ces magistrats deviennent de plus en plus rares. Mais certains autres, des jeunes ceux-là, ont, au sortir de l'école de droit, cette prétention de connaître la folie comme ils connaissent le code. Mais après quelque temps d'exercice, ils reconnaissent d'eux-mêmes leur erreur et appellent le médecin à leur aide.

Mais dans la très grande majorité des cas, même à Paris, les autorités judiciaires sont frappées seulement par des perversions psychiques, c'est-à-dire

par les maladies mentales, par la folie ou bien par l'idiotie très prononcée.

Il y a toute une classe d'individus, et elle est nombreuse, qui ne sont pas aliénés, qui ne délirent pas dans le sens absolu du mot et qui, pourtant, ne sentent pas, ne jugent pas, n'agissent pas comme les sujets normaux. Ils ne réagissent pas comme eux à l'égard des événements, des incidents extérieurs. En réalité, leur responsabilité pénale ne doit, le plus souvent, pas être identifiée à la responsabilité pénale des sujets normaux. Ce sont les *dégénérés*. C'est ce que nous allons tâcher de démontrer cliniquement, mais il est nécessaire tout d'abord de bien définir ce qu'il faut entendre par responsabilité pénale, par liberté morale ou libre arbitre et enfin par dégénérescence.

RESPONSABILITÉ PÉNALE

Afin d'établir sur des bases solides ce que l'on entend par responsabilité, essayons de définir ce qu'est le crime ou délit.

L'anthropologie ne reconnaît qu'une sorte de délit : c'est le *délit naturel* qui a varié ainsi que le droit de punir, suivant les époques et les civilisations. Quand on remonte aux époques lointaines de l'histoire et qu'on considère la société dans son évolution, depuis le moment où elle était à l'état rudimentaire, pendant le moyen âge, le règne de la dynastie des Bourbons, jusqu'à nos jours, il faut reconnaître que le délit est envisagé chaque jour d'une façon de plus en plus large et que le châtiment devient de plus en plus bénin. Chez les peuples que l'on appelle sauvages, on est certainement beaucoup plus sévère dans l'examen des délits et beaucoup plus cruel dans l'application des peines que chez les peuples civilisés.

Que de crimes, considérés aujourd'hui comme de

simples délits, étaient autrefois punis de la peine de mort !

D'ailleurs, ce n'est pas la nature d'un acte qui le rend délictueux. L'acte lui-même n'a jamais fait le crime, c'est l'interprétation qu'on y attache. Le vol était permis à Sparte, et le châtiment frappait, non le coupable, mais le maladroit. Aulu-Gelle nous apprend qu'en Égypte le vol était une profession reconnue par l'État, et n'obligeait celui qui voulait l'exercer qu'à inscrire son nom sur une tablette exposée en public. Si l'on veut envisager non pas l'action en elle-même, mais les causes qui l'ont produite, il est facile de reconnaître que toujours et dans tous les pays on a regardé comme criminelles les actions qui étaient préjudiciables aux intérêts de la communauté et nuisaient à son fonctionnement normal.

Il est des pays sauvages où le meurtre est en honneur. C'est un devoir pour les enfants de tuer le vieillard qui, par son grand âge et ses infirmités, est devenu pour la tribu une charge et un facteur nuisible à son évolution normale.

On peut considérer la société, être collectif, comme un être individuel qui, en châtient le coupable, ne fait qu'obéir à l'instinct de conservation.

Nous pouvons dire en somme que tout être qui

fait un acte occasionnant un mal physique ou moral à son semblable, commet un délit naturel.

Tous les autres délits ne sont que des délits selon le code, et ceux qui les commettent ne sont pas des criminels à proprement parler, mais des révoltés n'admettant pas les devoirs que veut leur imposer la société au milieu de laquelle ils sont placés.

Le délit n'est donc que le résultat de l'antagonisme qui existe entre la société et l'individu ; celle-ci, en s'attribuant le droit de punir, ne fait qu'appliquer les mesures de prophylaxie sociale nécessaires à son hygiène morale.

Tout droit créant des devoirs, la société doit, dans la répartition des peines, se guider sur le degré de responsabilité du délinquant.

Qu'entend-on par responsabilité ?

Partant de ce principe que l'homme adulte non aliéné a la connaissance du juste et de l'injuste, du bien et du mal, et que l'individu a le pouvoir de se décider librement pour l'un ou pour l'autre, la médecine légale admet une *responsabilité morale* une et irréductible, qui se distingue nettement de la *responsabilité pénale* qui est relative et variable.

La première s'appuie seulement sur des motifs ou des raisons d'ordre purement moral et s'étend beaucoup plus loin que l'autre en tant que s'appliquant

à des actes que la loi ne qualifie pas de coupables (mensonge, hypocrisie, séduction, etc.). Elle est basée sur le respect de la loi morale, la distinction du bien et du mal, du juste et de l'injuste que Dieu a inscrite à la naissance sur la page blanche de la conscience humaine.

Considérant l'homme raisonnable placé comme Hercule entre le vice et la vertu, et libre de se déterminer dans un sens ou dans l'autre, le crime devient alors un attentat à la loi morale; les arrêts judiciaires ont un caractère très net de représailles et la peine est proportionnée à la valeur supposée de l'infraction à la loi.

La *responsabilité pénale*, essentiellement variable et susceptible de mesure, n'est pas égale à l'étendue du dommage causé, mais à la somme de liberté morale dévolue au délinquant. Celui-ci doit donc posséder la connaissance de l'illégalité de l'acte, la faculté d'en pouvoir apprécier la nature et les conséquences et la possibilité de choisir entre l'action et la non-action.

La *responsabilité légale* est donc basée sur la faculté de discernement et le libre arbitre, celui-ci n'étant considéré qu'au point de vue purement empirique. Elle suppose qu'à partir d'un certain âge tout individu a acquis une somme de connaissances

psychiques suffisante pour reconnaître l'importance légale d'un acte et se décider librement à le commettre ou à l'éviter. Dès lors, dans l'application et dans la mesure des peines, deux choses sont à considérer : la connaissance du droit, c'est-à-dire la faculté de discernement, et la possibilité du libre arbitre.

Il faudra donc s'enquérir des conditions organiques de l'inculpé (hérédité), examiner les tares physiques (vices de conformation du crâne, des sens, etc.) et psychiques (émotivité, déséquilibration, intolérance pour l'alcool, impulsivité, etc.). Il faudra faire, en un mot, l'histoire du développement intellectuel et moral de l'individu, étudier ses modes de réaction, la vie de ses instincts (des instincts sexuels en particulier), etc.

Ce n'est pas ainsi que les choses se passent d'habitude et l'on voit souvent de malheureux aliénés condamnés faute de connaissances suffisantes chez les juristes qui, pour apprécier l'état mental des inculpés, s'appuient sur des théories d'un emploi aujourd'hui courant et qui sont aussi fausses que répandues.

On a attribué par exemple une importance capitale au *motif* de l'acte, s'imaginant que pour distinguer un aliéné d'un criminel vulgaire il suffisait

d'examiner si le délit devait lui être profitable ou non. La disproportion qui existe entre la gravité du méfait et la grandeur du motif, n'a pas non plus l'importance qu'on lui attribue, car il appartient aussi bien au criminel qu'à l'aliéné de commettre un meurtre pour la cause la plus futile; par exemple le désir de s'approprier une somme de valeur minime. Il y a ensuite la question de réputation, qui est d'une valeur plus que douteuse et la récidive ne donne pas d'indication pour distinguer le criminel vulgaire du malheureux dont le crime n'est que la manifestation d'influences héréditaires toutes-puissantes ou d'anomalies cérébrales.

La *préméditation* ne peut pas davantage servir de critérium pour distinguer le délit d'un aliéné de celui d'un criminel ordinaire. Quiconque a fréquenté les asiles a pu remarquer avec quelle patience et quelle habileté l'aliéné, parfois presque en démence, prépare et exécute ses projets criminels dont la vengeance est souvent le but.

D'autre part, il arrive fréquemment que le malfaiteur le plus endurci cède à un mouvement passionnel violent, et commet un meurtre qui n'est nullement raisonné.

Ce n'est pas non plus la *manière d'être* de l'inculpé avant et après le crime qui pourra servir à différen-

cier l'acte de l'individu normal de celui de l'irresponsable. L'attitude cynique de certains inculpés devant la Cour d'assises provoque souvent chez les jurés un sentiment de répulsion qui a pour effet d'aggraver la sévérité du verdict. C'est justement le propre des déséquilibrés d'être dépourvus de sens moral et de conserver après le délit une attitude indifférente, apathique, qui montre bien que le délit a été commis dans un moment d'inconscience ou sous l'influence de conceptions délirantes. L'aliéné manifestera tout aussi bien que le criminel des sentiments de *repentir* qui seront souvent chez lui plutôt le résultat des conséquences qu'entraîne pour lui le délit que l'indice d'une conscience troublée

Ce qui est souvent à considérer, c'est la négation absolue d'un crime commis devant témoins, négation qui peut être la preuve que le délit a été commis dans un moment d'excitation passagère, sous l'influence d'états pathologiques divers et de mouvements passionnels d'une violence anormale.

Pour déterminer le degré de responsabilité d'un inculpé, plusieurs choses sont à considérer : l'hérédité morbide, cause fréquente de mauvais instincts, de perversions morales, rebelles à toute éducation, le milieu social, les exemples, en un mot, l'ensemble des conditions physiques et psychiques qui consti-

tuent et modifient l'individu. On ne peut donc pas énoncer une règle générale, quant à la responsabilité pénale qui serait indistinctement applicable à tous les dégénérés et anormaux, chacun d'eux doit être jugé séparément.

DU LIBRE ARBITRE

Ce n'est pas le lieu d'exposer de longues dissertations sur le libre arbitre, notre travail est une œuvre de clinique avant tout, la psychologie n'en est pas exclue, mais la métaphysique n'y a aucune place. Nous considérerons simplement le libre arbitre à la façon des gens du monde et nous le définirons : cette faculté qui fait que l'individu se croit libre de ses déterminations. En est-il ainsi dans la réalité ? L'homme se croit libre de ses déterminations, mais l'actuation est toujours déterminée chez lui par des facteurs multiples, et un être qui agirait sous l'influence seule de sa volonté agirait comme un dément. En réalité, l'homme se décide à agir dans tel ou tel sens ou à s'abstenir de tel ou tel acte suivant l'importance des facteurs multiples qui le sollicitent. Il y a conflit entre les différents mobiles qui le dirigent et il s'établit, entre ces divers facteurs, une sorte de lutte dans laquelle ce sont les plus forts, les plus puissants qui l'emportent toujours. Cette

lutte est tantôt consciente, tantôt inconsciente, la plupart du temps mi-partie consciente, mi-partie inconsciente, et c'est cette demi-conscience qui fait que l'homme, de bonne foi, se croit libre. « Notre illusion du libre arbitre, dit Spinoza, n'est que l'ignorance des motifs qui nous font agir. » Les influences héréditaires, les influences physiques, sociales, économiques, sont les déterminants de la volonté humaine. Si nous ajoutons à cela les habitudes prises, l'éducation reçue, les exemples, les conseils, etc., le milieu psychique et physique où évolue chaque individu, nous aurons réuni les principales causes dont le total sera l'actuation. Nous entendons par là, la détermination à accomplir ou à ne pas accomplir tel ou tel acte. C'est l'ensemble de ces conditions physiques et biologiques qui constituent le « moi » et qui sert à nous différencier les uns des autres. « J'ose croire, dit Rousseau au début de ses *Confessions*, n'être fait comme aucun de ceux qui existent. » Il n'est personne qui ne puisse s'appliquer cette phrase du philosophe. Dès lors, chacun de nous se trouvant sollicité par des mobiles variables en quantité et en énergie, devra éprouver une difficulté plus ou moins grande pour s'arrêter au bien et éviter le mal. A l'heure actuelle, la loi pénale pèse le criminel plus que le crime, et,

graduant la difficulté qu'éprouve chaque individu à surmonter ses instincts mauvais, admet une responsabilité partielle et applique des peines atténuées.

Il n'y a plus de règle absolue et il faut, dans la pratique, frapper tous les actes coupables dans lesquels l'individu a pu apprécier qu'il faisait mal. Chez les sujets anormaux, dégénérés, déséquilibrés, instinctifs, la crainte du châtement est souvent le seul facteur ou du moins le facteur le plus puissant qui entraîne dans le sens du bien ou du mal. Aussi ne devra-t-on pas hésiter à leur infliger une punition qui sera souvent le seul élément au moyen duquel on pourra agir sur leur détermination ; les autres mobiles agissant chez les normaux comme le sentiment du devoir, la crainte du déshonneur, etc., étant la plupart du temps absents chez eux ou à l'état rudimentaire. On ne peut non plus juger le dégénéré aussi sévèrement que celui dont les facultés intellectuelles ont pu arriver à leur épanouissement régulier. Malheureusement, au tribunal, quand le médecin-légiste conclut à une responsabilité atténuée, le jury s'empresse d'acquitter le prévenu (1). Ce n'est pas ainsi qu'il faudrait procéder,

(1) Brouardel, *Le Criminel*. (*Gazette des Hôpitaux*, 1890.)
D.

car le criminel « inintimidable » de Lombroso, le criminel-né, fait pour le crime comme l'oiseau pour voler, n'est qu'une exception. L'école anthropologique française a fait justice des théories de l'école italienne et ne fait aucune différence entre le criminel-né et le fou moral. Celui-ci devra, s'il est bien établi qu'il ne peut résister à ses mauvais penchants, séjourner dans un asile tant qu'il ne sera pas guéri, et indéfiniment s'il est incurable.

La société est, à l'heure actuelle, très mal protégée parce que l'on se base toujours, dans l'application des peines, sur le vieux principe métaphysique de la responsabilité morale, et la société, qui ne châtie que pour se défendre contre les criminels, semble au contraire vouloir se venger d'eux. On oublie ou l'on fait semblant d'ignorer que l'homme n'est qu'un organe passif qui obéit toujours au mobile le plus puissant. Les hommes étant différents par nature, c'est par des moyens différents qu'on les conduira au but qui est l'observation des lois sociales.

III

DÉGÉNÉRESCENCE

«La dégénérescence, dit M. Legrain, est l'état de l'être qui, comparativement à ses générateurs, est amoindri dans sa résistance psycho-physique. Cet état qui se traduit par des stigmates indélébiles est essentiellement progressif. Il aboutit plus ou moins rapidement à l'anéantissement de l'espèce. »

L'observation courante montre combien la constitution physique et psychique de l'individu dépend de la constitution mentale et corporelle de ses ascendants. Pour faire une étude un peu complète de la question, il faut examiner les différents modes suivant lesquels se manifeste l'hérédité.

Hérédité. — 1° *L'hérédité similaire* notée par Esquirol comme très fréquente, a été niée par un grand nombre d'auteurs. L'épilepsie, d'après Gowers, se transmettrait dans les trois quarts des cas et les exemples d'hérédité de similitude pour le suicide et la dipsomanie ne sont plus à compter. Elle se manifesterait au contraire beaucoup plus rare-

ment dans les aliénations dues à une lésion organique des centres nerveux.

2° *L'hérédité de forme voisine* dans laquelle l'enfant présente une forme de dérangement d'esprit différente de celle de ses parents (un maniaque engendre souvent un mélancolique, etc., etc.), est d'observation courante.

3° *L'hérédité avec transformation* de névrose est extrêmement fréquente dans la filiation des maladies nerveuses. Dans une génération, on peut noter des individus profondément excitables, ayant facilement des accès de passion et de violence, et dans la génération suivante, une tendance à l'hémorragie cérébrale et à l'épilepsie.

La névrose peut se manifester de quatre manières suivant ses différentes étapes. D'abord dans un désordre de sensation (névralgie); dans un désordre de mouvement (épilepsie); dans un désordre de la pensée, du sentiment (affections mentales); dans un désordre de la nutrition (diabète et phtisie). Dans l'hérédité directe, Esquirol, Charuel, Guislain, Dagonet, Baillarger ont tous reconnu une prédominance marquée du côté des femmes et la famille compte plus de filles aliénées que d'enfants mâles. D'après Moreau de Tours, les enfants présentant le plus de caractères de ressemblance physique avec

l'ascendant aliéné auraient plus de chances que les autres d'être épargnés par l'hérédité morbide. Tout au contraire, les naturalistes Girou, Richarz, Gall, Gama Machado affirment que les caractères de ressemblance physique et psychique sont en rapport direct.

On trouve fréquemment dans nos asiles des aliénés dont les parents sont indemnes de toute tare mentale, alors que les collatéraux (oncles, tantes, etc.) en sont affligés et offrent le germe morbide à eux transmis par un ancêtre inconnu.

Quand on recherche à quel moment de la vie les prédispositions héréditaires apparaissent chez les descendants de la façon la plus manifeste, il faut songer qu'à certaines époques de l'existence certains organes ont un fonctionnement plus actif. La scrofule et l'épilepsie se montreront le plus souvent dans l'enfance; avec la puberté apparaîtra souvent l'hystérie, enfin, à l'âge adulte, quand l'individu est aux prises avec les difficultés de l'existence, apparaîtront les affections mentales. C'est ce qui explique la fréquence de l'hérédité *homochrone* ou aux âges correspondants.

Parmi toutes les causes de dégénérescence, Marcé relève les conséquences déplorables des unions disproportionnées, précoces ou stériles (un jeune

homme et une femme déjà âgée, deux jeunes gens incomplètement développés, deux vieillards engendrent souvent des idiots).

Une autre cause de dégénérescence est l'alcoolisme chronique des parents ou leur état d'ivresse pendant la conception, car l'état mental retentit à ce moment d'une façon toute particulière sur la constitution physique et psychique du produit. De plus, l'enfant héritant toujours dans une certaine mesure du tempérament de ses père et mère, ressentira fatalement le contre-coup de tout ce qui est de nature à affaiblir la constitution de ceux-ci (mauvaises conditions hygiéniques, maladies diathésiques). Les affections morales, les chagrins domestiques, toute cause d'inquiétude au moment du coït ont souvent sur l'enfant une influence funeste. Nous avons connu dans un asile de province une idiote sourde-muette portant de nombreux signes de dégénérescence. Ne trouvant chez ses ascendants et ses collatéraux aucune tare, nous avons dû attribuer son idiotie à l'émotion ressentie par la mère pendant la gestation en voyant fusiller son mari en 1870.

On ne peut négliger dans cette étude l'influence des mariages consanguins. Le jurisconsulte Troplong disait : « Le sang a horreur de lui-même dans le rapport des sexes ; c'est par un sang étranger

qu'il veut se perpétuer. » J. Bertillon a constaté que la proportion des mariages consanguins était d'un peu plus de 13 pour 1,000 et bien des auteurs sont d'accord pour affirmer que la consanguinité favorise la dégénération de la race. Il est difficile de se faire à cet égard une opinion précise et Darwin qui en avait poussé très loin l'étude, a été obligé d'abandonner ses recherches sans résultat réellement probant. Cependant, il n'est pas toujours mauvais de s'en rapporter aux croyances purement empiriques du bon sens populaire; la défense absolue faite chez tous les peuples et par toutes les religions des unions consanguines n'est pas sans aider à notre conviction. La consanguinité, en accumulant sur le produit des tares héréditaires identiques, doit favoriser la dégénérescence. Maudsley, qui a fait des expériences sur les truies, a remarqué qu'en laissant se multiplier entre eux les animaux d'une même partie, les femelles finissent, au bout de quelques générations, par ne plus mettre au monde que deux ou trois petits et elles ont une tendance à les tuer sauvagement.

La tache héréditaire qui, dès le bas âge se manifeste par des anomalies de développement, n'a pas un retentissement moindre sur les fonctions psychiques de l'individu. Nous allons essayer d'en décrire

les caractères en envisageant surtout le dégénéré supérieur, objet de notre étude.

Stigmates psychiques de dégénérescence. — Dès son jeune âge, le dégénéré se fait le plus souvent remarquer par de mauvais penchants, des instincts vicieux et dépravés. La paresse, l'hypocrisie, la colère, une sensiblerie ou une indifférence exagérée à l'égard des souffrances de ceux qui l'entourent. Souvent réfractaire à toute éducation, il se montre parfois, au contraire, d'une intelligence précoce et a des facultés au-dessus de son âge. C'est dans cette classe que rentrent tous les petits prodiges qui font l'admiration attendrie des mères et l'étonnement des pédagogues ; mais ces dispositions brillantes sont inégalement réparties et les dégénérés présentent toujours dans leur cérébration de prodigieuses lacunes. Ils auront, par exemple, une mémoire extraordinaire ou un goût très vif pour les arts, et seront absolument rebelles à l'enseignement des sciences.

Le sens moral est chez eux atrophié. Ils s'adonnent dès le plus bas âge à un onanisme continu ou montrent pour le crime des dispositions effrayantes (1). Quand arrive la puberté, leurs qua-

(1) Un enfant qui dès l'âge de trois ans était déjà porté à l'onanisme et éprouvait du plaisir à voir égorger des animaux,

lités premières semblent s'effacer de plus en plus et les vices apparaissent. Ils n'ont jamais que des opinions paradoxales, cherchent des théories nouvelles et veulent se distinguer de l'opinion commune par leur bizarrerie et leur extravagance. Chez eux l'imagination est d'ailleurs éveillée, la parole facile et ils recherchent les néologismes et les métaphores inédites.

Prompts à l'espoir et au découragement, à l'enthousiasme comme au dénigrement, le passé et l'avenir ne semblent pas compter pour eux, et ils ne vivent que dans le présent. Cherchant avant tout à paraître, ils se distinguent dans leur extérieur par une mise excentrique, dans leur conversation par des opinions excessives. Volontiers expansifs, ils font du premier venu le confident de leurs joies et de leurs peines, s'imaginant que rien ne peut intéresser autant qu'eux-mêmes, car leur fatuité est extrême et leur orgueil sans bornes. A cette catégorie appartiennent tous ces génies partiels, ces

se montrait, dès cinq ans, très habile à mal faire. Il vit un jour son petit frère qui perdait du sang par le nez et en profita pour le faire tomber la face contre terre; il trempait ses mains dans le sang et criait : « Je veux tuer ce petit, cela seul me procure du plaisir, je veux voir du sang. » Comme on lui demandait s'il oserait tuer sa mère : « Assurément, je veux bien la tuer et si je ne puis le faire aujourd'hui, j'attendrai d'être grand. » — Lombroso (*L'homme criminel*).

D.

4

inventeurs méconnus, ces intelligences lacunaires, ratés de l'art et de la littérature, politiciens d'estaminets qui encombrant le pavé des grandes villes où ils fondent des sociétés d'admiration mutuelle. Ce qui les distingue sous le rapport intellectuel, c'est le manque de jugement et d'originalité.

La déséquilibration des dégénérés apparaît au moins aussi nettement sous le rapport sexuel que dans la sphère intellectuelle. Indifférents à tout ce qui ne les touche pas de près, ils sont incapables d'aucun sentiment affectueux. L'amour filial, l'amitié, la participation aux souffrances d'autrui leur sont inconnus alors qu'ils verseront d'abondantes larmes sur la perte d'un animal chéri (antivivisectionnistes, etc.). L'opinion leur importe peu et ils s'adonnent cyniquement, malgré les lois sociales, à tous les vices; leurs perversions morales n'ont pas de limites et ils constituent un danger permanent pour la société et pour eux-mêmes.

Chez ces héréditaires, nous trouverons toutes les *obsessions mentales* qui ne sont que des symptômes apparaissant à diverses époques chez un même sujet ou se groupant simultanément chez un même individu pour former un type morbide ayant son individualité. Nous trouverons chez eux toutes les « phobies » : l'*agarophobie* ou terreur malade des espaces

vides, la *claustrophobie*, peur des espaces clos, l'*amaxophobie*, peur des chariots, etc. Nous avons connu personnellement un malade fort intelligent atteint de ce que nous appellerons « kleptophobie », ne sachant pas si le mot existe. Il n'osait faire une visite ou pénétrer dans un endroit public, persuadé qu'il allait commettre un vol. La crainte de succomber à son obsession le conduisit au suicide.

A côté des obsessions qui revêtent un caractère passif, nous rangerons les *impulsions* qui ont une tendance à passer à l'état actif : l'*impulsion* à l'*homicide*, au *suicide*, la *dipsomanie* poussant le malade à boire non pas quand l'occasion se présente, mais quand l'accès le prend ; la *kleptomanie*, dans laquelle le malade vole un objet presque toujours identique et d'aucune utilité. L'impulsion à mettre le feu ou *pyromanie*, est généralement le fait de semi-imbéciles qui agissent d'une façon consciente pour exercer une vengeance pour la cause la plus futile.

Quant aux *perversions sexuelles*, elles sont innombrables chez les dégénérés ; citons, par exemple : l'onanisme se manifestant chez les tout jeunes enfants dont l'instinct sexuel n'est pas développé ; la satisfaction des désirs génitaux et la production de l'orgasme vénérien par la seule vue ou le contact d'un mouchoir, d'un bonnet de nuit, etc., etc. (*féti-*

chisme). La *pédérastie* ou inversion du sens génital très fréquente chez les dégénérés, présente un tel caractère d'irrésistibilité, que ceux qui s'y adonnent n'hésitent pas à compromettre leur honneur, leur famille, leur situation, leur sécurité. Il est évident que chez tous ces aberrés, le sens moral est annihilé et cela depuis le jeune âge. On en trouve la preuve dans la prédilection que ces individus montrent dès l'enfance pour la toilette, les occupations et les distractions féminines, et ils sont beaucoup moins tributaires d'un vice que victimes d'une maladie.

Ces diverses manifestations psychiques de la dégénérescence ont toutes ceci de commun, que le sujet conserve la faculté de raisonner ses impressions. Les obsessions continuelles auxquelles il est en butte, il s'en rend parfaitement compte, et c'est souvent avec une terreur angoissante qu'il assiste à l'éclosion de ses mauvais penchants. Toute sa vie se passera parfois dans une sorte de combat contre le vice radical de sa mauvaise nature, et il est mal armé pour la lutte. Aussi arrive-t-il souvent que le dégénéré termine par le suicide une existence qui n'est tout entière qu'une lutte énervante et stérile. Complètement dépourvu de sentiments altruistes, c'est un être antisocial et il en a conscience. Il veut se conformer aux règles sociales, il ne le peut pas; il

ne peut pas vouloir, car « la volonté n'est pas une entité régnant par droit de naissance, quoique parfois désobéie, mais une résultante toujours instable, toujours près de se décomposer » (1).

En résumé, la dégénérescence se manifeste toujours par certaines conditions psychiques, lesquelles conditions constituent son essence. Chez les déséquilibrés, les centres supérieurs inhibiteurs fonctionnent mal ou sont trop faibles, et les impulsions irrésistibles se manifestent. Nous allons citer maintenant quelques observations de crimes et de délits commis par les dégénérés.

(1) Th. Ribot. (*Les maladies de la volonté.*)

EXHIBITIONNISTE CONDAMNÉ PAR LES TRIBUNAUX

(Dr Vigouroux, médecin-adjoint à l'asile d'Évreux.
Annales médico-psychologiques, 1896).

E..., Stanislas, âgé de 32 ans, a été condamné en police correctionnelle à quatre mois de prison pour outrage public à la pudeur. Il était accusé d'avoir montré sa verge à des petites filles, le 25 septembre 1894, à dix heures du matin, dans la grande rue de P..., ville de 2,000 habitants.

C'était la quatrième fois que des faits analogues l'amenaient devant le tribunal, et il avait subi déjà diverses condamnations : 25 francs d'amende, huit jours, puis trois mois de prison.

Grâce à la complaisance d'un magistrat, il nous a été permis d'examiner cet homme pendant sa détention ; voici ce que l'examen nous a révélé.

E... est d'apparence vigoureuse et d'une taille au-dessus de la moyenne. Au premier abord, on est frappé de l'énorme asymétrie de la face : le côté gauche est atrophié dans son ensemble ; le front est proéminent et découvert ; les oreilles ne sont pas lobulées et affectent la forme d'anse.

Il présente un faux trait dans le regard, il bégaye en parlant. En outre, sa voix est nasonnée, ce qui

est en rapport avec la flaccidité du voile du palais. Il entend difficilement de l'oreille gauche, mais il attribue cette dureté de l'ouïe à l'introduction d'un morceau de crayon dans cette oreille, alors qu'il était à l'école.

Le corps thyroïde est hypertrophié dans son ensemble.

Le réflexe pharyngien n'existe pas ; le reste de la sensibilité est intact. La motilité est normale, sauf une certaine faiblesse des reins qui l'empêcherait de soulever de lourds fardeaux.

L'examen de ses organes, et en particulier de ses organes génitaux, ne révèle rien d'anormal.

Son intelligence est peu développée, la mémoire peu sûre ; il commet des erreurs en nous donnant les dates de ses condamnations antérieures.

Il n'a pu apprendre ni la lecture ni l'écriture durant son séjour à l'école. Depuis, il a appris à épeler, mais il ne comprend pas ce qu'il lit. Il paraît très émotif et il nous dit qu'il a toujours été d'une timidité excessive. Les certificats annexés à son dossier le représentent comme un homme doux, tranquille et travailleur ; jamais il n'a fait d'excès de boisson.

Ses antédécédents héréditaires sont inconnus ; il a été déposé à l'hospice en très bas âge, et c'est par les soins de l'Assistance publique qu'il a été élevé. Il n'a pas d'enfants. Sa femme a eu une grossesse qu'elle n'a pas menée à terme.

Placé chez plusieurs nourriciers, l'un d'eux lui a

appris son métier de remouleur ambulant, et c'est la profession qu'il embrassa après avoir accompli son service militaire. Sous les drapeaux, il s'était montré bon soldat et n'avait encouru aucune punition.

Il n'a jamais fait de maladie, il a souffert seulement d'incontinence nocturne d'urine jusqu'à l'âge de seize ans. Aucun traitement n'a jamais pu le guérir de cette affection ; les réveils réguliers, à heures fixes, ne donnèrent pas de résultats. Il se rappelle même, à l'âge de huit ans, avoir uriné dans son pantalon, tout éveillé, sans s'en apercevoir. Il n'a, du reste, jamais présenté aucun autre accident pouvant relever de l'épilepsie. Il s'est trouvé mal la première fois qu'il s'est vu arrêté par les gendarmes.

Au point de vue génital, ses appétits se sont manifestés assez promptement ; il a commencé très jeune à se masturber. Dès l'âge de treize ans, en plein jour et sur une grande route, il a été surpris par un gendarme, en train de suivre, en se masturbant, une femme et une petite fille.

Il a eu ses premiers rapports sexuels à l'âge de vingt-quatre ans, avec la même femme dont il a fait sa maîtresse et avec laquelle il a toujours vécu maritalement depuis cette époque. Sa puissance génitale, normale au début de leur liaison, a diminué d'une façon notoire depuis quelque temps. Le coït, du reste, n'a jamais influé sur ses habitudes d'onanisme ni sur ses impulsions exhibitionnistes.

Sa femme croit qu'il se masturbe ou exhibe tous

les jours, quelquefois même à plusieurs reprises dans la même journée. Pour exhiber, il recherche la présence des femmes, des petites filles ou des petits garçons. Le plus ordinairement, c'est de loin qu'il montre sa verge; cependant, quatre ou cinq fois, il s'est fait toucher par des enfants et leur a donné quelques sous. Un jour, il a exhibé devant une vieille femme âgée au moins de quatre-vingts ans.

Habituellement, l'idée d'exhiber lui vient pendant qu'il travaille. Soudain, E... prend une attitude étrange qui attire l'attention de sa femme ou des personnes présentes, ses yeux deviennent hagards, sa physionomie change; puis, poussé comme par une main irrésistible, il quitte son travail et s'en va recherchant les endroits où il est susceptible de rencontrer des petites filles. Parfois, au contraire, c'est la vue des petites filles qui éveille en lui l'idée obsédante; il ressent alors de violents battements de cœur, sa poitrine se serre, il lui passe devant les yeux un éblouissement, et le voilà qui exhibe, sans prendre souci du lieu où il se trouve. C'est dans ces circonstances qu'il se fait arrêter.

Quand il a exhibé (le plus souvent il n'est pas en érection), il ressent un soulagement, un vif plaisir, il ne perd pas du tout conscience.

Puis, après un temps qu'il évalue à une ou deux minutes, il se reboutonne et s'en va. Il a honte de l'acte qu'il vient de commettre et a grand'peur d'être aperçu.

Devant les magistrats, il a toujours manifesté beaucoup de repentir ; il a avoué qu'il savait commettre une action immorale, mais son excuse a toujours été que, sur le moment, il ne se rendait pas compte de ce qu'il faisait.

Dans son dossier, grâce aux enquêtes de la gendarmerie, nous avons relevé le lieu et l'heure qu'il choisissait pour exhiber.

La première fois, c'était un 15 juillet, à 4 heures du soir, près de la voiture de son patron et à quelques pas de ce dernier ; il a montré sa verge à des petites filles qui se trouvaient à dix mètres de lui.

La deuxième fois, il était assis devant un épiciers, à 11 h. 30, et a exhibé devant des petites filles qui passaient.

La troisième fois, il était 4 heures du soir, le 15 mars, et il se trouvait derrière une église.

Enfin, la dernière fois, le fait s'est accompli à 10 heures du matin, dans une grande rue.

M. Vigouroux commente cette observation fort intéressante en faisant remarquer combien le code pénal est impuissant à réprimer des actes d'immoralité de cette nature. Les nombreuses récidives du délinquant montrent qu'il est évidemment incorrigible et qu'il sera toujours un danger pour la morale publique.

OUTRAGE PUBLIC A LA PUDEUR

(Rapport médico-légal de M. Motet. — *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, 1894.)

Les nommés P... et N... ont été surpris au bois de Boulogne dans une attitude qui n'a pas laissé de doutes dans l'esprit du garde qui les a surpris.

Mais les deux prévenus ont trouvé une explication plus ingénieuse que convaincante de cette attitude. N..., qui est docteur en médecine, n'aurait, à son dire, rien fait de plus que de donner au jeune P... une consultation. Celui-ci se serait plaint de souffrir en urinant, et aurait montré à ce consultant, amené près de lui par le hasard, une verge tuméfiée et souillée par un liquide verdâtre. Ce serait au moment de l'examen charitable du docteur que le garde serait intervenu et aurait constaté tout autre chose... qu'une consultation.

Nous avons examiné le prévenu P... peu de jours après son arrestation : il a seize ans, il est à Paris depuis six mois environ. Pendant quelque temps il a servi comme garçon chez un marchand de vins, et il a perdu sa place, il ne nous dit pas pourquoi.

Le jour de son arrestation, il était venu se promener au bois de Boulogne avec un camarade qui travaille avenue de Neuilly ; celui-ci l'avait quitté et,

resté seul, il s'était couché sur l'herbe ; il nous avoue qu'il venait assez souvent au bois de Boulogne, n'ayant pas de domicile, et ne voulant pas aller chez sa mère, cuisinière, rue B... Un monsieur s'est assis devant lui, et s'est mis à se masturber. Il lui a parlé, lui a confié ses maux, sa cuisante souffrance, le monsieur a demandé à voir le siège du mal, il lui a pris la verge, c'est à peine s'il a eu le temps de la regarder, l'entretien ayant été subitement interrompu.

P... était-il vraiment malade ? Il le dit, et N... l'affirme. Ce qui est certain, c'est que la maladie avait disparu complètement, sans traitement aucun, au moment de notre premier examen, et que, plus de quinze jours après, il n'y avait pas eu de rechute. Nous ne voulons pas nier la maladie, pour ce seul fait que nous ne l'avons pas constatée ; mais il nous est bien permis de dire qu'une uréthrite aiguë, avec l'écoulement abondant qu'on nous signale, ne disparaît pas d'ordinaire en quinze jours, sans traitement. La balanite, inflammation du prépuce et du gland, causée le plus souvent par la malpropreté, peut seule avoir une évolution aussi rapide, à la condition cependant de lavages et de précautions. Or, P... reconnaît qu'il n'a rien fait du tout pour se guérir ; la maladie comme la guérison ont eu chez lui un caractère de spontanéité qui déroute les données de l'observation clinique. Sa sincérité nous paraît, à bon droit, suspecte. D'ailleurs, quand nous l'avons un peu pressé de questions, quand nous lui

avons rappelé sa déposition, il n'a pu réprimer le sourire du menteur surpris, qui n'avoue pas, mais qui se tait, n'ayant plus rien à dire. En résumé, P... appartient à cette classe trop nombreuse de vagabonds vicieux, pervers même, en quête d'aventures lubriques, et qui, par une précoce expérience, savent où les rencontrer.

Avec N..., c'est autre chose. Nous avons affaire à un docteur en médecine de la faculté de Paris : âgé de cinquante-cinq ans, il figure pour la première fois sur l'Annuaire en 1893, sous la rubrique « médecin accoucheur ». Si nous nous rapportons à son auto-biographie, sur laquelle nous aurons à revenir, nous avons le droit de nous étonner qu'il ait accordé la préférence à la gynécologie : il a les femmes en horreur, et leur commerce n'a rien qui le charme. Les plaisirs solitaires sont les seuls qu'il recherche, et nous ne sommes pas surpris de l'entendre nous dire que sa vie de ménage est un enfer. Car il est marié, il est même le père d'un fils de vingt ans qui ne lui donne aucune satisfaction. Comment s'est fait ce mariage ? De la manière la plus étrange. Nous ne voudrions pas dire qu'il a été « l'époux sans le savoir » de la sœur de la maîtresse d'un ami, mais il s'est laissé faire, déclarant qu'il eût été bien incapable de prendre seul une pareille détermination.

N..., avons-nous dit, a écrit pour nous son « histoire personnelle ». C'est un document aussi curieux par les renseignements qu'il nous apporte qu'inté-

ressant par les appréciations de son propre état que nous fournit son auteur. Indécis sur son origine, N... nous dit qu'il est né chrétien, mais avec le type juif, qu'on l'a même pris à simple vue pour un Arabe. Ce qui est évident, c'est qu'il a le crâne asymétrique et que, sans être à proprement parler atteint de srabisme, il a le regard vague avec un peu de déviation par moments des globes oculaires. A l'en croire, son père aurait été un buveur d'habitude, sa mère une femme un peu nerveuse, difficile à vivre. Il n'a pas eu de maladie grave dans l'enfance, mais il a toujours été d'un tempérament nerveux exagéré. De très bonne heure, il s'est livré à la masturbation ; il prétend que, dans une institution religieuse où il était élevé, il fit des efforts pour se corriger, il n'y parvint pas : il avait quelques semaines de répit pour retomber dans ses habitudes solitaires. Il grandit ainsi ; son développement intellectuel ne fut pas enrayé, mais dès le collège il fut un original, un bizarre, un « névrosé », suivant son expression.

Au cours de notre entretien, N..., nous parlant de sa jeunesse, a été amené à nous donner un renseignement dont il ne soupçonne pas la valeur, et qui a pour nous une très grande importance. Il éprouvait, il éprouve même encore une sensation des plus désagréables, des plus pénibles au contact des objets en cuivre. Il n'aime pas à les voir, et les boucles d'oreille qui peuvent en contenir lui causent une véritable répulsion, si bien qu'il a défendu à sa femme d'en porter ; il n'a toléré l'anneau de mariage

que parce qu'il n'a pas pu faire autrement. Il ajoute un autre détail, qui n'est pas moins caractéristique : quand il y a eu dans le ménage des scènes violentes, et nous sommes peu surpris qu'elles soient fréquentes, le seul contact des « pieds » de sa femme dans le lit lui cause une sensation de brûlure à l'endroit touché. Cette révélation a été suivie d'une autre qui la complète ; il a pendant quelque temps été « contraint » de compter les fenêtres, les portes des maisons dans une rue qu'il traversait ; à une autre période de sa vie, il a été obsédé par l'irrésistible envie de prononcer les mots malpropres, il ne pouvait faire certains actes sans dire le mot « m... ».

Qu'il y ait eu chez N... des idées mystiques associées à toutes ces perversions, il n'y a rien là qui doive surprendre. Aussi le trouverons-nous suivant des retraites pour la préparation d'un noviciat qui n'aboutit pas. Les supérieurs de communauté s'aperçoivent de la bizarrerie du néophyte, qui mêle à des pratiques religieuses exagérées dans leurs manifestations, les incessantes rechûtes dans ses habitudes de masturbation ; ils ne l'encouragent pas, bien plutôt ils l'éloignent.

Cependant il faisait des efforts inouïs, dit-il, pour résister aux sollicitations génitales ; il y réussissait si peu, qu'ayant été placé comme précepteur auprès d'un jeune garçon, il initia son élève aux pratiques auxquelles il se livrait lui-même. On s'en aperçoit, il doit quitter la maison, et il eut un moment la pensée de se jeter à la rivière. Il n'en fit rien et se

mit à voyager. Nous sommes peu renseigné sur cette période de la vie de N... Tout ce que nous savons, c'est qu'à son retour en France, il se maria, qu'il vécut à peine un an dans des conditions normales avec sa femme et que, c'est lui qui l'écrit, irrésistiblement entraîné vers les jeunes garçons, il retomba dans ses anciennes habitudes.

UN CAS DE PERVERSION DU SENS GÉNÉSIQUE

(Observation médico-légale par le Dr Paul Garnier,
Annales d'hygiène publique et de médecine légale, 1893.)

V..., a été arrêté le 22 septembre au milieu du jour, rue Soufflot, par des agents qui le voyaient depuis quelques instants se livrer aux manœuvres habituelles des *voleurs à la tire*. Il s'approchait des dames richement vêtues, les frôlait, et ses mains palpaient leur robe comme pour en fouiller les poches. V... se défendit aussitôt de s'être rendu coupable de toute tentative de vol. On ne trouva sur lui aucun objet suspect... Devant la 9^e chambre de police correctionnelle, il renouvela ses dénégations; il larmoyait et paraissait fort troublé, osant à peine s'expliquer et n'en semblant guère capable, dans l'état de désarroi moral où il se présentait devant le tribunal. L'examen de sa situation mentale fut jugée nécessaire.

Lorsque nous avons vu l'inculpé pour la première fois, à la prison de la Santé, nous fûmes frappé du ton mélancolique de ses paroles et de leur accent de sincérité; V... niait toujours énergiquement avoir commis les actes signalés d'une façon précise par les agents. Il ne fit tout d'abord qu'une allusion con-

fine à son *caractère maladif*, à certaine *manie* qui donnerait à ses gestes, à ses allures, dans certaines circonstances, une apparence fâcheuse dont il était devenu tout-à-coup victime. Sollicité d'entrer dans de moins vagues explications, il nous décrivit un état moral étrange, nous dépeignit les tyranniques exigences de l'obsession qui le dominait depuis bien des années.

V.... âgé de 29 ans, commis en librairie, appartient à une modeste et honnête famille, mais où l'on signale des particularités susceptibles de constituer, en l'espèce, une suffisante hérédité morbide. Son père, employé des postes, était fort intempérant; homme emporté et violent, il se montrait en proie à une surexcitation maladive, sous l'influence de l'alcool.

Exaltée et mystique, sa mère pousse les bizarreries du caractère au-delà des limites de la simple originalité.

L'enfance de V... n'a présenté rien de bien notable. Il était de constitution peu robuste, mais il ne fut atteint d'aucune maladie grave.

Comme écolier, il montra des dispositions assez médiocres. La mère, avec son grand zèle religieux, décida tout de suite qu'on en ferait un prêtre. V... fut donc placé au petit séminaire de X... Au début de son séjour dans cet établissement ecclésiastique, il se crut pénétré d'une irrésistible vocation et il semble qu'il ait traversé, vers sa quatorzième ou quinzième année, une période d'exaltation mys-

tique entretenue d'ailleurs par les ardentes exhortations d'une mère extrêmement dévote.

Pourtant, malgré les élans de sa piété, V... avait l'esprit occupé d'idées fixes et singulières contre lesquelles il cherchait à lutter de son mieux, mais le plus souvent sans succès. C'est à ce moment de sa vie que se précise pour lui une tendance qui s'était déjà manifestée, sans qu'il pût encore la définir et la comprendre. Un secret désir le poussait à *palper de la soie*. A ce contact, tout son être était secoué d'un frisson ; une singulière excitation génitale s'emparait alors de lui et aboutissait fréquemment à des manœuvres d'onanisme. Le trouble était surtout profond lorsque le hasard lui permettait d'aborder une femme *vêtue de soie*, s'approcher d'elle, presser entre ses doigts l'étoffe soyeuse de la robe, le transportait et le plongeait dans une sorte d'ivresse sensuelle.

Très tourmenté par de tels désirs, inquiet au sujet de la sincérité de sa vocation religieuse, le jeune séminariste tomba dans un acte de dépression typémaniaque augmenté encore de la débilité physique où le jetaient des habitudes de masturbation de jour en jour plus impérieuses. V... ordinairement triste, absorbé, ayant cette concentration morale et cette timidité inquiète si fréquente chez les onanistes impulsifs, s'isolait de ses condisciples. Bientôt son humeur, chagrine, sa susceptibilité malade furent, de la part de ceux-ci, un sujet de railleries. Devenu très-malheureux, il supplia sa mère de le retirer du

séminaire, en lui affirmant qu'il ne saurait faire un bon prêtre, qu'il se sentait indigne, etc. etc. Il se heurta à un refus absolu et dut continuer ses études religieuses. V... a gardé de cette période de sa vie le plus amer souvenir. Il vivait dans de perpétuelles angoisses, entretenant des remords que son esprit naturellement timoré rendait particulièrement obsédants ; se croyant voué à toutes les tortures, il passait par des alternances de dévotion outrée et d'apparente indifférence religieuse.

Un jour, n'y tenant plus, il rompit avec ceux qui voulaient le contraindre à une existence devenue intolérable. Sa mère lui signifia alors qu'elle se désintéressait de lui et V... se trouva, du jour au lendemain, livré à lui-même, sans soutien, sans ressources. Pour vivre, il dut accepter les plus dures besognes, dures surtout pour lui si peu préparé au métier de manœuvre et pourvu d'une faible constitution qui lui valut une exemption de service militaire.

Il réussit enfin à se procurer un emploi plus conforme à ses goûts et à ses aptitudes : il entra, en qualité de commis, chez un libraire qui n'a donné sur lui que d'excellents renseignements.

Au point de vue moral et des excitations génitales dont il a été parlé, V... restait le même. *Très épris de la soie*, éprouvant à son contact sans cesse désiré, l'orgasme sexuel, il demeurerait indifférent aux charmes de la femme, quand la soie ne figurait pas dans ses ajustements. *Le froufrou* de cette étoffe provoquait chez lui une excitation très grande. Selon son

expression, *la femme sans un vêtement de soie ne lui a jamais rien dit.*

Dans ses rêves, et cela depuis sa première enfance, il voit des femmes vêtues de soie, et aussitôt la pollution se produit.

Resté très-timide vis-à-vis de la femme, V... ne tenta qu'assez tard d'accomplir l'acte sexuel. En l'absence de la soie, c'est la frigidité complète, absolue. Il lui est arrivé de se choisir une maîtresse d'un moment mais uniquement parce qu'il avait été séduit par le *froufrou fascinateur de la soie*. Se glisser dans la foule, frôler les dames vêtues d'une soie forte, épaisse, qui *froufroute*, selon son expression, est pour V... le suprême bonheur. Presser ce tissu entre ses doigts, passer le dos de la main sur l'étoffe, sont autant d'actes qui lui procurent de suprêmes jouissances, lui arrachent des petits cris de joie folle, le plongent dans l'ivresse voluptueuse, provoquent l'érection et l'éjaculation.

Depuis longtemps il possède un *jupon de soie* qu'il serre précieusement dans un meuble de sa chambre. Tous les soirs, au moment de se mettre au lit, il le revêt, se le passe autour de la taille... Ainsi enjuponné de soie, il est heureux, ses sens s'éveillent! « *mon jupon*, dit-il, me fait plus d'effet que la plus jolie femme du monde. »

V... nous fournit ces détails sur ce qu'il appelle « sa manie » avec un embarras et une confusion manifestes. Il les entrecoupe de lamentations, d'autovitupérations. Il se déclare le plus malheureux des

hommes... Il proteste de son innocence et sanglote à l'idée qu'on a pu le prendre pour un voleur, parce que, rue Soufflot, il s'est approché de deux dames et que cédant à sa « manie » il a palpé la soie de leur robe. C'est son geste de frôler, avec le dos de la main ou de presser la soie entre ses doigts, qui a pu faire croire aux agents qu'ils avaient affaire à un voleur à la tire « opérant audacieusement. »

Il est bien coupable, dit-il, mais il est incapable de commettre un vol.

V... est sous le coup d'une angoisse véritable, son langage est de ceux auxquels on ne peut guère se méprendre ; il exprime bien la servitude morale que subit l'obsédé. Pour en fournir une nouvelle preuve, nous croyons devoir reproduire ici certain passage d'une note : « sa confession ». qu'il a rédigée à notre intention.

« Dès ma plus tendre jeunesse, autant que je puis me souvenir, j'ai ressenti un goût très prononcé et exclusif pour les étoffes de soie. La vue et, par-dessus tout, le *toucher* de ces étoffes, ont été constamment du plus grand attrait pour moi ; et ce goût n'a fait que croître avec l'âge. *Il est inné en moi, il est en quelque sorte instinctif.* Je me rappelle que, vers ma onzième année, étant enfant de chœur, je portais à la ceinture, par dessus le surplis blanc, une écharpe de soie de vive couleur. Je me plaisais infiniment à caresser de la main cette étoffe. Le contact de ce tissu, son éclat, sa douceur étaient agréables à ma sensibilité. *J'étais sous le charme.*

« Un peu plus tard, je fis connaissance d'une dame veuve, mère d'une fillette d'une dizaine d'années, enfant que je finis par aimer comme une sœur. Chose singulière, quand je la voyais le dimanche ou les jours de fête, *dans une toilette de soie*, cet amour fraternel devenait plus vif, plus ardent. L'impression qu'elle me produisait me semblait tout autre que les fois précédentes. Je la couvrais de caresses, je la serrais dans mes bras en touchant voluptueusement sa robe. Les regards que je portais alors sur elle étaient remplis d'admiration !

« C'est toujours ce goût qui me faisait, quelque temps après, me glisser furtivement dans l'atelier d'une couturière. Là, je restais longtemps en extase devant des robes de soie placées sur des mannequins et j'éprouvais un délicieux plaisir à les toucher. Comme elle me donnait souvent, sur ma demande, des rognures d'étoffe, j'y cherchais passionnément des morceaux de belle *soie*, surtout de la *faille* ; *j'aimais les appliquer sur mon estomac, les mettre en contact direct avec ma chair*. La fraîcheur, la douceur, le *soyeux*, en même temps que l'admiration que je ressentais, agissaient sur mes sens, produisaient au bout de quelques instants de ce contact continu, une érection et souvent une éjaculation. Je ne me rendais pas bien compte, à cette époque, de la nature de cette sensation. Je la trouvais en quelque sorte extraordinaire, mais elle était essentiellement voluptueuse. Fréquemment, pendant mon sommeil, je voyais des princesses, des reines vêtues de soie. Je

me prosternais devant elles, couvrant leurs robes de baisers éperdus et je me réveillais sous la secousse du spasme voluptueux...

« Je dois dire que la femme ne me plaît que par la soie qui la recouvre. Il m'est arrivé d'être déçu en certaines circonstances et de ne pas trouver la soie rêvée. Mon enthousiasme tombait aussitôt, et pour n'être pas ridicule et stupide, je devais m'imaginer que ma facile conquête avait un beau jupon de soie et que je le touchais. A l'aide de ces illusions, une certaine excitation se produisait...

« Sensuellement parlant, la femme, soit dans le costume primitif, soit en chemise, n'est pour moi d'aucun charme. La volupté que me procure la vue, et par-dessus tout *le toucher de la soie*, est si absolue et si intense que, quand je veux satisfaire cette passion sans trop de frais, je me rends dans une brasserie fréquentée par les *horizontales*, bien que cela coûte à ma timidité un peu farouche. J'avise celle d'entre elles dont la robe de soie répond le mieux à mon idéal... Je vais m'asseoir auprès d'elle afin de pouvoir, tout à mon aise, toucher amoureusement la soie qui la recouvre ; je lie conversation avec elle... ; au contact de la soie, je me sens éperdu, et la jouissance éprouvée est infinie...

« C'est pour répondre à ce besoin qui me hante jusqu'à l'obsession que j'ai, dans mon intimité, un jupon de soie dont je me revêts souvent. Tout cela est très pénible à avouer... Je suis un homme très malheureux. Une souffrance morale et physique

règne perpétuellement dans ma tête. Je considère la vie comme un long martyre et l'avenir m'effraie. Voici généralement les symptômes qui se produisent en moi lorsque je touche la soie sur le corps d'une femme : le cœur me bat précipitamment, une certaine fièvre me monte à la tête, un tremblement secoue tout mon être ; je me sens transporté, envahi par une béatitude sensuelle ; j'éprouve comme un vertige qui me laisse ensuite livré à la honte de moi-même. »

V... a été acquitté par le tribunal.

OBSERVATION

PYROMANIE. (Communiquée par le D^r Camuset.)

M... a incendié, le 5 octobre 1889, un hangar situé dans une cour de ferme, puis, trois ans après, il a mis successivement le feu, et à quelques jours d'intervalle, à deux meules de blé situées en plein champ, appartenant à des propriétaires différents. La première fois le 14 juillet, la seconde le 31 juillet 1892.

Ces trois incendies ont tous éclaté dans la soirée, et la conduite de M... a été la même dans les trois circonstances. C'est toujours lui qui, le premier, a donné l'alarme. Il a lui-même fait remarquer cette particularité le jour de l'incendie du 14 juillet. Il s'est également toujours employé avec les autres pour combattre le feu.

Il ne passait pas pour avoir des motifs de haine à l'égard des trois propriétaires incendiés, et on ne s'expliquait pas ce qui avait pu le faire agir.

Voici, d'après ses propres aveux, les motifs qui l'ont poussé, mais ce n'est qu'après avoir été longuement sollicité qu'il s'est enfin décidé à parler.

Il n'a jamais longuement prémédité ses incendies, l'idée lui en venait tout à coup, il la mettait presque de suite à exécution. Il a mis le feu, le 30 juil-

let 1892, à une meule appartenant à un cultivateur de son village pour se venger de lui. Ce cultivateur lui avait reproché d'avoir des rapports avec sa bonne : « Il me disait que j'avais couché avec sa bonne, c'était faux ; je lui en voulais pour cela, parce que c'était faux. » C'est là son troisième incendie. Il avait mis le feu, le 14 juillet, à une autre meule appartenant à un autre cultivateur, pour un motif aussi peu sérieux. Il se trouvait le soir au café avec ce cultivateur qui l'avait plaisanté parce qu'il jouait au billard au lieu d'aller danser au bal. Exaspéré par cette plaisanterie nullement méchante, il courut aussitôt mettre le feu à une meule appartenant au mal avisé railleur. Quant au premier incendie, il l'avait allumé sous prétexte que le propriétaire du hangar était plus riche que lui.

D'après des renseignements sérieux, les ascendants paternels de M... étaient exempts de toutes tares névropathiques. Dans la ligne maternelle, sa mère s'est suicidée sous l'influence *d'idées noires*. Un oncle était aliéné.

Quant aux antécédents de M..., il n'a jamais eu de maladie grave, mais il a uriné au lit presque chaque jour jusqu'à l'âge de dix ans.

M... a donc toujours eu et a encore une excellente santé. Il est d'une intelligence faible et tout le monde s'accorde pour le considérer comme un esprit débile. Quant à son caractère, il avait la réputation d'être sournois et orgueilleux, jaloux et hypocrite.

M... travaille assez régulièrement et il est sobre ; il a toujours vécu dans un milieu honnête, ne recevant que de bons conseils et de bons exemples.

Observation de M... à l'asile. — Il a 19 ans, il est fort et bien constitué, mais il présente quelques stigmates de dégénérescence : le palais est fortement ogival, les oreilles sont petites, irrégulièrement conformées, il y a un très léger raplatissement du crâne au niveau du pariétal gauche. Les mensurations anthropométriques, diamètres, courbes et indices, se rapprochent toutes des moyennes normales.

Il n'a jamais présenté un seul symptôme qu'on pût rattacher à l'épilepsie ou à l'hystérie, mais il a un tempérament très nerveux et il est fortement émotif. Son sommeil est souvent agité, il parle en dormant, fait observé déjà lorsqu'il vivait dans sa famille. La vie en commun avec des aliénés l'a impressionné sérieusement au début, mais il s'est vite habitué à leur contact.

Il pleure avec la plus grande facilité. Il est très inquiet de sa situation, et dès qu'on y fait allusion, sa physionomie peu intelligente à l'ordinaire devient tout à fait niaise, il murmure quelques courtes réponses qu'il faut lui arracher, et se met à sangloter. Cette façon de réagir est, pour une bonne partie, intentionnelle. Un jour même, il fit une tentative de simulation de la folie. Il nous dit que nous voulions lui faire du mal en lui offrant des cigarettes empoisonnées et qu'il avait déjà deux trous dans la tête. Voyant que nous ne le prenions pas au sérieux,

il n'insista pas et, depuis, il ne cherche plus à simuler l'aliénation mentale.

Sous l'influence d'une préoccupation, d'une crainte, spontanément aussi peut-être, il devient sombre, il souffre de la tête, il a de l'angoisse, des insomnies, il parle en dormant; c'est ainsi que, pendant les jours qui suivaient ses incendies, avant d'être arrêté, il était triste, ne pouvait pas manger, se plaignait, ne dormait pas, errait seul dans la campagne. Toutes ces particularités indiquent un tempérament nerveux, un certain degré de nervosité, et non une véritable maladie.

Un homme qui allume trois incendies pour des motifs aussi peu graves, ne jouit pas évidemment de l'intégrité de ses fonctions psychiques. M... est porteur d'une tare héréditaire prononcée, son intelligence est au-dessous de la moyenne; mais ce qui constitue surtout sa déchéance, ce sont les instincts mauvais et les perversions que n'ont pu modifier ni l'éducation ni le milieu honnête dans lequel il a vécu. La cause de cette perversion morale réside uniquement dans l'hérédité morbide. Il sait discerner le mal et il a grand peur du châtement. Mais sans qu'il soit un aliéné, son fonctionnement psychique est défectueux. M... est un criminel vulgaire et sa responsabilité est partielle.

M... a bénéficié des circonstances atténuantes et fut condamné à deux mois de prison.

CONCLUSIONS

I. — La responsabilité pénale suppose deux choses :

1° La connaissance de l'illégalité de l'acte.

2° La possibilité, pour l'individu, de se décider librement à le commettre ou non. Elle se base dans l'application des peines, non sur la valeur de l'infraction à la loi, mais sur le degré de liberté morale dévolue au délinquant.

II. — Les dégénérés ne réagissent pas comme les sujets normaux à l'égard des événements extérieurs; chez eux, la tendance à l'acte est immédiate, le phénomène d'arrêt n'existant souvent pas et leur libre arbitre est entaché d'impuissance. Leur responsabilité doit être considérée comme *partielle* et la peine atténuée.

III. — Il serait désirable que le médecin aliéniste fut plus souvent appelé à apporter son concours au jury dans les affaires correctionnelles et criminelles.

Vu le président de la soutenance :

DEBOVE.

Vu le doyen :

BROUARDEL.

Vu et permis d'imprimer,

Le vice-recteur de l'Académie de Paris :

GRÉARD.

BIBLIOGRAPHIE

Cullerre. — Traité des maladies mentales.

Corre. — Les Criminels.

Brouardel. — Le Criminel (Cours de médecine légale à la Faculté, *Gazette des Hôpitaux*, 1890).

Féré. — Dégénérescence et criminalité.

Lombroso. — L'Homme criminel.

Jones. — Des crimes commis par les aliénés après leur sortie des asiles (Th. de Paris, 1893).

Louis Proal. — Le Crime et la Peine.

Maudsley. — La Pathologie de l'esprit.

Krafft-Ebing. — La Responsabilité criminelle et la Capacité civile dans les états de trouble intellectuel (Trad. Chatelain).

Bacqué. — Les Stigmates psychiques et physiques de la dégénérescence mentale héréditaire (Th. de Paris, 1889).

Th. Ribot. — Les Maladies de la volonté.

Archives d'anthropologie criminelle (1892, 1893, 1894, 1895).

Archives d'hygiène publique et de médecine légale.

Annales médico-psychologiques.

Séglas. — De l'examen morphologique chez les aliénés et les idiots (*Nouvelle monographie de la Salpêtrière*, 1891).
